

Mardi soir. 23h30. Quartier St Michel à Toulouse. Je reviens d'un chouette concert, la vie est belle, je vais m'acheter du chocolat pour fêter ça.

Je sors de l'épicerie de nuit, je suis seule dans la rue.

3 hommes m'interpellent par des "Bonsoir princesse", "Bonsoir Bella" et autres.

Je les ignore.

Visiblement, ça les agace. Alors l'un d'entre eux lance une attaque sur mon physique. Je me retourne et reviens les voir en leur demandant sèchement de répéter. Il me disent alors que "Nan mais attends, on te dit "bonsoir princesse" et toi tu réponds même pas."

Je leur explique, droit dans le yeux que je m'en branle et que je n'ai aucune obligation de leur répondre. Et qu'en plus, ils sont 10-15 clampins à m'interpeller de cette manière chaque jour et que je n'en peux simplement plus.

Celui près de moi me lance alors un "Ferme ta gueule" en crachant.

Je lui renvoie alors un gros "Non, toi, ferme bien ta gueule" en lui crachant dessus.

Et là, le mec me met un énorme coup au visage. Je me cogne brutalement contre une rambarde en fer et m'écroule par terre, la joue bien rouge et enflée et la lèvre ouverte. Et...le poignet complètement pété.

Hôpital. On m'annonce que les os sont déplacés, le poignet cassé et que je dois être opérée d'urgence. On m'ouvre et me met une plaque en fer. J'y reste 2 jours. Je suis salement amochée. 3 mois de convalescence en prévision. Rééducation, etc.

Avant, après: crises de nerfs et de larmes à m'en vider le corps.

2 jours que je chiale ma race. Que je chiale de cette énième agression, humiliation, parce que je suis tout simplement une FEMME.

Alors voilà, j'ai bientôt 37 ans. Ça va faire maintenant presque 25 ans que je subis ces saloperies en tous genres: agressions verbales, humiliations multiples, harcèlement sexuel, moral, de rue ou au travail, violences physiques, viol. Et j'en passe...

Je suis à bout. La colère, la rage, je l'ai, je vis avec chaque jour. mais je monte d'un cran à chaque nouvelle épreuve de ce style. Mon sang bout de plus en plus.

J'en ressors une nouvelle fois traumatisée, vidée. Je reste debout mais je maudis ce système patriarcal. Je le vomis de toute mon âme.

Néanmoins, je reste fière d'être une femme et mon/notre combat continuera tant qu'il le faudra.

La peur doit changer de camp.

Edit: Mon agresseur était de type caucasien. Donc les fachos qui se servent de mon histoire pour assouvir leurs relents gerbants de racistes décomplexés, cassez-vous.

Edit 2: Je ne devrais pas avoir à me justifier ou à apporter d'autres renseignements sur mon agression. Mais vu que des petits ahuris me blâment de ne pas avoir porté plainte et que des médias relaient des mensonges, sachez que SI, j'ai porté plainte.

Vous êtes soulagés les guignols ?

Et non, je n'irai pas jusqu'à vous fournir la preuve de ce que je dis. Vous me faites déjà assez gerber.

Guillaume Mazeau, Maître de conférences en Histoire et civilisations à la Sorbonne vient de partager sur son compte FB le témoignage ahurissant d'un enseignant à Paris 1 victime d'une interpellation policière...

Il vient d'arriver cela à un collègue enseignant à Paris-1. Une scène horrible et impensable il y a quelques années. Le discours anti-flic primaire me fatigue. Mais à un moment il faut ouvrir les yeux.

"Je sortais d'une gare de banlieue avec une copine, en fin de journée. Au moment de passer les tourniquets, on entend des hurlements. Pas un cri normal, mais un cri de douleur, intense, et l'on comprend immédiatement qu'il se passe quelque chose. Comme tous les autres à côté de nous, mon regard est capté par la scène qui se déroule sur notre gauche. Une femme noire d'une cinquantaine d'années est menottée, et c'est elle qui hurle que les menottes lui broient les mains, qu'elle n'en peut plus. Entre elle et le petit attroupement d'habitants qui s'est formé, une trentaine de policiers équipés, avec un chien d'assaut. Il y a la sûreté ferroviaire et la police nationale.

Les gens sont inquiets, l'ambiance est très tendue, tout le monde demande ce qui se passe, pourquoi ils torturent cette femme en pleine rue. La scène est marquante, elle ressemble à cet été après l'assassinat d'Adama, ou aux images de la mobilisation aux Etats-Unis : une rangée de policiers, face à une autre rangée d'habitantes et habitants noirs de la ville. Ces derniers sont clairs, ils n'ont aucune confiance. Un homme raconte comment son frère a été interpellé sans raison, mis en garde à vue et violenté. Les flics nous disent de « nous casser ».

J'avais peur pour la victime de cette interpellation, peur de cette scène raciste, je voyais la police dérapier à tout moment. J'ai sorti mon téléphone pour filmer, en me disant que cela pourrait cadrer les choses, faire baisser le niveau d'impunité. Ça n'a pas duré plus d'une minute. L'un des flics m'attrape par l'épaule gauche et me fait pivoter : « celui-là on lui fait un contrôle d'identité ». Je demande pourquoi, il m'arrache mon téléphone. Je lui dis qu'il n'a pas le droit de le consulter sans mandat de perquisition.

Mais tout s'accélère : dès qu'ils ont réussi à me tirer de leur côté du cordon formé par leurs collègues, ils se mettent à deux sur moi, chacun me faisant une clé à l'un des bras. Une douleur énorme me traverse les articulations. J'ai les deux bras torsadés dans le dos, avec ces deux hommes dans des positions qu'ils ont apprises, qui pèsent de toute leur force pour me plaquer contre le mur. A plusieurs reprises, ils m'écartent un peu et me rebalancent, pour que je me cogne. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait juste de m'intimider et de me mettre à l'écart. Mais ils ne relâchent pas. J'ai le souffle coupé et je ne proteste plus, je me dis qu'ils vont m'embarquer pour « outrage » ou « rébellion », et sont en train de chercher à créer des faits de toutes pièces.

Le pire en réalité n'était pas la douleur. Les deux flics qui sont sur moi sont surexcités. Et ils se lâchent. Crânes rasés, les yeux brillants, j'ai du mal à croire que la scène qui suit est réelle. « On va te tuer, tu es mort, on va te défoncer, je te crève là sur place dans dix minutes ». Et au fur et à mesure que les cartilages s'étirent sous la torsion, ils remontent mes poignets dans mon dos, et augmentent la torsion. Celui de gauche me met la main sur les fesses. « T'as cru que t'allais jouer avec la police ? Regarde comme on va jouer avec toi ». Et il me met une première béquille. Puis il remet sa main sur mes fesses. Avec les clés de bras, je ne peux plus respirer normalement. Nouvelle béquille. « On va te violer, ça te plaît ça ? Je vais te violer et on va voir si après tu filmeras la police ».

Ça continue. « Tu soutiens Daesh c'est ça ? ». « Quand ils vont venir tu feras quoi ? Tu vas les sucer ? ». « Faudra pas pleurer et demander qu'on te protège ». Je n'ai réalisé que plus tard qu'ils étaient en train de parler de Daesh...pour justifier leur attitude face à une femme racisée qui avait oublié son pass navigo.

Ils ouvrent mon sac et prennent mon portefeuille, le voient dans mon dos. Ils me prennent mes clopes en me disant de m'asseoir dessus. Ils trouvent ma carte de prof précaire à la fac. « T'es prof ? Quand l'Etat islamique viendra à la Sorbonne tu vas les regarder en te branlant ? ». Celui de

gauche : « Regarde-moi sale pédé. Sale pute. Tu habites là-bas hein ? (il montre mon immeuble). Je vais venir chez toi, je vais mettre une cagoule et je vais te violer ». Je suis vraiment abasourdi, je pense qu'il a répété les mêmes menaces une bonne vingtaine de fois en tout. J'ai affaire à des flics politisés, des flics de l'état d'urgence permanent, qui se vivent comme en guerre contre Daesh, un Daesh qu'ils assimilent à toute personne racisée, et avec qui j'aurais pactisé en me solidarisant de leur victime du jour.

Ils montent encore d'un cran. « Maintenant on va te mettre des coups de tazer, tu vas voir comment ça pique ». Et, toujours celui de gauche, m'envoie une décharge dans le bras. Je sursaute, et je me mets à trembler. J'essaie de ne pas le montrer, je ne dis rien, mais la pensée qui me vient à ce moment est que la situation va peut-être déraiper encore plus. Qu'ils vont me faire une autre clé, ou me frapper avec leur tonfa avant de m'embarquer. « Tu vas crever ». « Je vais t'enculer ». Avec toujours les attouchements. Et la douleur est telle dans les bras, les épaules, le dos, que je me dis que je dois me préparer à ce qu'une de mes articulations lâche.

Derrière, j'entends la copine avec qui j'étais qui crie, qui leur dit de me lâcher. Je voudrais lui dire de laisser tomber. J'ai une boule au ventre : qu'est-ce que ces tarés lui feront s'ils l'interpellent ? Mais entre-temps, l'attroupement a probablement un peu grossi, et le groupe de policiers doit savoir qu'il ne peut pas faire durer indéfiniment la situation. Celui qui me torsade le bras droit me dit : « Il faut qu'on chope la meuf, on la charge pour appel à rébellion ».

J'entends qu'ils discutent entre eux. Un des deux hommes me lâchent le bras et me dit : « Tu regardes le mur, si tu te retournes, si tu bouges, on t'ouvres le crâne ». Je ne bouge pas. « On va venir à la Sorbonne, on va vous exterminer toi et tes collègues, sale gauchiste ». Puis ils me retournent et je me retrouve devant les yeux exorbités du flic qui me tenait le bras gauche. « T'es contractuel sale bâtard ? On va te faire un rapport salé, ta titu tu peux te la mettre ». Je ne dis rien. Ils m'appuient sur la poitrine. « Maintenant tu déverrouilles ton téléphone et tu effaces la vidéo ». Je m'exécute, en me disant que c'est dans ma tête et pas sur ces images de l'attroupement statique que ce qui vient de se passer est gravé. Il m'arrache l'appareil, et ouvre le dossier photo, commence à tout regarder.

Puis tout à coup, le reste de leur groupe charge les habitants qui s'étaient regroupés. C'est rapide et extrêmement violent. Je vois leur chien se jeter sur les gens, et eux avec les gazeuses et les tonfas. Tout le monde fuit, en panique, y compris les personnes âgées. Les deux policiers qui m'ont agressé me jettent mon portefeuille et son contenu à la figure et partent en courant. Je craint pour mon amie, je ne la vois pas. Mais je l'aperçois finalement qui revient, elle avait réussi à s'échapper. Rien à faire d'autre que rentrer chez nous, la rage au ventre, et tout le torse ankylosé et douloureux. Je me dis que cette police raciste serait allée encore plus loin si j'étais racisé. Un homme nous explique que c'est comme ça dans toute la ville depuis ce matin. « Vous voyez on ne fait rien, mais ils tabassent des gens au hasard pour susciter des troubles ». On se reconforte mutuellement, se souhaite bon courage. Il en faudra ; mais on n'en manque pas."